
Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



L'acte de baptême de la Guadeloupe – Le récit de Syllacius

Marcel Chatillon

Number 39, 1er trimestre 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1043902ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1043902ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chatillon, M. (1979). L'acte de baptême de la Guadeloupe – Le récit de Syllacius. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (39), 3–12.
<https://doi.org/10.7202/1043902ar>

L'acte de baptême de la Guadeloupe

Le récit de Syllacius

par
le docteur Marcel CHATILLON

Le succès du premier voyage de Christophe Colomb eut un énorme retentissement dont témoigne le nombre d'éditions qu'a connu la lettre de l'amiral à Santangel annonçant sa découverte. Parue, d'abord à Barcelone en espagnol, elle fut presque immédiatement traduite en latin et publiée à Rome, Florence, Venise, Bâle, Paris¹, Augsbourg et Cracovie, soit près d'une quinzaine d'éditions, recensées à ce jour.

Ce succès, l'accueil triomphal reçu de la part des rois catholiques, fit que très rapidement on organisa une nouvelle expédition. Alors qu'on avait eu toutes les peines du monde à recruter l'équipage des trois premières caravelles, on dut limiter à mille personnes (et il y en eut près de quinze cents) ceux qui s'entassèrent sur les dix-sept navires qui mirent la voile de Cadix le 25 septembre 1493. Il y avait là des personnages importants de la mer et les dix premiers religieux qui, sous la direction du père Boyd, partirent pour la première fois pour l'Amérique.

Après l'escale des Canaries, la flotte laissa l'île de Fer le 13 octobre et atteignit la Dominique le 3 novembre, effectuant une des traversées les plus rapides jamais réalisées jusqu'au XIX^e siècle. Après une escale de huit jours à la Guadeloupe, Colomb gagna rapidement Hispaniola où il apprit le massacre des Espagnols qu'il avait laissés à son précédent voyage. Il renvoya douze caravelles en Espagne, sous la direction d'Antoine Torrès. Elles quittèrent Hispaniola le 22 février 1494 et arrivèrent à Cadix le 14 mars.

(1) Traduite par A. Cioranescu. Les Œuvres de Christophe Colomb, Gallimard, Paris 1961. Pages 180-188.

Curieusement ce second voyage est loin d'avoir eu la publicité du premier. Longtemps on a cru que le premier récit qui en a été publié, était celui d'un petit opuscule paru en Venise en 1504 sous le titre de « *Libretto de tutta la navigazione del re di Sapagna* » et réimprimé par Montalbodo, dans une collection de voyage parue en italien à Vicence en 1507, qui connut, par la suite plusieurs traductions : latine, française², allemande et flamande. Ce n'était d'ailleurs qu'un démarcage des deux premières décades de Pierre Martyr, éditées en 1511.

Au XVI^e siècle, ce second voyage est encore rapporté dans l'Histoire générale d'Oviedo (1535)³ et le récit de la vie de Christophe Colomb par son fils (1572)⁴.

Ce n'était qu'au XIX^e siècle qu'étaient retrouvés, dans des archives privées, deux textes jamais publiés : la lettre d'un médecin de l'expédition au chapitre de Séville, le docteur Chanca⁵ et une lettre d'un marchand italien résidant en Espagne, Simon Verde⁶.

Surtout on devait découvrir un récit imprimé, paru à Pavie en 1495, d'un Italien, Nicolas Syllacius, ouvrage rarissime puisqu'on en connaît que quatre exemplaires. D'abord signalé dans un opuscule publié à Modène en 1856, c'est le grand collectionneur américain James Lenox qui en publia le texte, en 1860, accompagné d'une traduction anglaise par John Mulligan d'après l'exemplaire qu'il possédait, passé aujourd'hui à la New York Public Library.

En 1900, il était fait une édition fac similé dont nous publions les quatre pages se rapportant à la découverte de la Guadeloupe. En France, cet ouvrage est resté presque inconnu et aucune traduction n'en a été faite.

L'auteur, Nicolas Syllacius, est né à Messine en Sicile, vers le milieu du quinzième siècle. Il fit un premier séjour, très jeune, en Espagne, puis suivit pendant douze ans les

(2) Du Rouder, Paris 1516. C'est le premier ouvrage en français parlant des voyages de Colomb et de la découverte de la Guadeloupe.

(3) Oviedo : L'histoire Naturelle des Indes, traduite par Jean Polleur. Paris 1556.

(4) La Vie et les Découvertes de Christophe Colomb par Fernand Colomb, son Fils. Traduit par Eugène Muller, Paris 1880.

(5) Publié par l'Abbé Renard dans Documents pour le Tricentenaire des Antilles, Basse-Terre 1935.

(6) Harisse, la vie de Christophe Colomb, Paris 1884, page 68.

tūq; sedari cepta ē tēpestas: mare lāguescere: vnde flaccescere: lene
 q̄ quoz instar marmoris leuificatuū. Nebulis depullis: vbi nou^o sol
 diem fecit: telluris aspiciūdē flagratē desiderio: arēq; potūndē ar/
 dentes cupidine: vipore qui ex imo oceanū emerissent: ex monstris
 marinis subrepti reuixissent. longo cotendentes obrutu: qui maxime
 valebant acie oculozū: e sublimi nauis p̄torūq; specularozas p̄ospe/
 ctare se terrā nūctant. Jam mōtūm referūt cacumina: iam syluarū
 occinūt virozē: statimq; ante oculos septem insulę prodire: nō an/
 tea recognite. Ibi omnū refocillatis animis: naufragij memozas de/
 os p̄iant: ⁊ ex ritu pacant religiosius. n̄m̄ quibus cūctis interris. quā
 ve oceanū orā tenerent: p̄ pauci dignoscebant: p̄fectus ipse ignora/
 bar minime. Illud ad acerbitem maiorūq; cōgestus accesserat: q̄
 aqua exhausta tota: epota cuncta ferebat. Quod partim longa nau/
 gatione. partim p̄fecti dilargitione contigitē cōpertū est. Si quidē
 p̄fectus ille regionū: locozū nō ignarus: qui quo situ: qua ve celi pla/
 ga sc̄p̄tē ille insulę iaceret: prudētius calleret: suos colozas: nouam
 tellurē tridui spatio ad summū est pollicitus: quietā p̄mittens lito/
 ra: vitreos lanceos ostensurum ac flucta spondeas nuda. Qua de re
 aquam fere totā vitrim diuiserat largitozibus metrens hydrizq; ca/
 p̄tozibus: vt Moysen duce sinulosas iudozū cohortes cohūan/
 tem: arido dicereā in sabulo. Quē spes neq; socioz felicitē: ⁊ admiran/
 dum magis ductozē oibz p̄stint. Insulę canabilla parent: gēa illa
 effera ⁊ indomita caribus vescitur humana: quos anthropophas/
 zos iure nūcupauerit. Aduerius indoas molles sc̄licet ⁊ pauidos bel/
 la gerūt assidue ad vsūm carnū: ea captura: ille venatus: populan/
 tantur: depredantur: crassantur truculentius indoas: deuozāt ibelles:
 a suta abstinet: parcūt canabilla. Quod ⁊ inferius ostendam diluadi^o.
 Harum prima a meridie paulo attolitur pulchritudine montū spe/
 ctanda: vtridam amenitate visenda: ingens arborū frequentia lit/
 tozū tenuis: vt thessalica tempe. hanc dominicam appellauere in il/
 lius d̄ci honozem: quo referunt reperit. At ergo ea relicta in mari/
 nolantem perrexere. Duke enim cum secunda fuisset a dominica na/
 uis p̄torūq; nomen indidere: quaz ex more cerimonija adhibito cru/
 ce saluatozū insignitam hispania regibus ascribere. Unde renouo

cours de l'université de Pavie où il obtint les titres de docteur en lettres et docteur en médecine (les disciplines littéraires et scientifiques n'étaient pas alors bien séparées). Il retourna en 1495, en Espagne dans la suite de l'archevêque de Milan, Antoine Arcimbold, chargé de mission à la cour des rois catholiques. Il y étudia la médecine arabe et à son retour à Pavie publia un traité sur diverses matières, notamment médicales, avec plusieurs collaborateurs. On perd sa trace après cette publication.

C'est en 1494, alors qu'il était lecteur de philosophie à l'université de Pavie qu'il reçut d'un noble espagnol, qu'il avait connu en Espagne, Guillelmo Coma, une lettre en espagnol décrivant les récentes découvertes de Colomb, telles qu'elles avaient été connues à la suite du retour de la flotte d'Antoine Torrès.

Syllacius traduisit immédiatement cette lettre en latin et la publia sous le titre *De insulis meridiani atque indici maris nuper inventis*, à la fin de 1494 ou au début de 1495. En effet, ce petit opuscule de dix feuillets ne porte ni date, ni lieu d'impression mais on trouve deux dédicaces, l'une au début, l'autre à la fin, à ses protecteurs : le duc de Milan Ludovic Sforza dit le More, passionné de science et de géographie et Alphonse Cavalleri, vice-chancelier, qui avait été l'un de ses maîtres. Ces dédicaces sont datées de Pavie, des ides de décembre 1494, c'est-à-dire du 13 décembre 1494, l'édition eut lieu certainement peu après, soit fin 1494 ou début 1495, en tout cas avant celle de son ouvrage de 1496 dans lequel ce texte n'est pas reproduit. Les deux ouvrages ayant les mêmes caractères d'imprimerie, ils sortent de la même officine et nous savons que celui de 1496 est imprimé à Pavie chez Francisco Girardenghi.

Ce texte, le deuxième publié sur l'Amérique, nous intéresse au premier chef parce qu'avec le récit de la découverte de la Guadeloupe, il est l'acte de baptême de cette île dont le nom apparaît pour la première fois avec la référence précise à Notre-Dame de la Guadeloupe d'Estramadure : *Has cum majestati regum ascripsissent insulam feracissimam Sanctae Mariae Guadalupae : quae in Bethica Hispania celebris est : auspiciato nomine nuncupavere.*

Il nous surprend aussi par son ton traduisant bien l'enthousiasme des compagnons de Colomb à ce second voyage, tel ce Pierre Marguerite gentilhomme espagnol qui deviendra

un des chefs d'Hispaniola, dont on nous dit « qu'il suivit l'amiral à l'est, poussé par le désir de voir les terres nouvelles ».

On assiste à la grande fête à laquelle donna lieu le départ de l'expédition de Cadix le 25 septembre 1493. C'est vraiment une « grande première » avec ses navires décorés de banderoles et de riches étoffes, l'étendard royal à la poupe tandis que retentissent le chant des flûtes, l'éclat des trompettes et les salves de canon. Même des galères vénitiennes, nous dit-on, qui revenaient d'Angleterre, mêlent les hurrahs de leurs équipages à ceux des bateaux du port pour saluer les navires en partance. Après l'escale des Canaries où l'on prend des vivres, et une traversée relativement courte.

C'est pour nos voyageurs habitués à l'aridité des hauts plateaux de Castille, surtout en cette saison de l'année, l'enchantement de la végétation tropicale et exubérante de ces îles que traduit bien, en décrivant la Guadeloupe, cette phrase d'une densité toute latine : *Non avara, non parca : tota fertilis et exposita.*

Dans le style d'un « dépliant touristique » on nous vante la bonté des productions végétales : la patate douce que l'on peut apprêter de tant de façons différentes qui en font une ressource merveilleuse pour les auberges, sans oublier d'ailleurs ses vertus thérapeutiques (c'est le médecin Syllacius qui parle), la farine de manioc qui vaut bien celle de froment. Dès sa découverte la Guadeloupe reçoit ses lettres de noblesse culinaire !

L'étrangeté du pays est encore soulignée par l'horreur qui saisit les Espagnols quand ils découvrent l'anthropophagie des Caraïbes. Jamais les populations latines n'avaient été au contact d'anthropophages que l'on ne connaissait que par le récit d'auteurs anciens. Si elle provoque une vive répulsion, cependant l'art avec lequel ces mêmes Caraïbes construisent leur carbet, travaillent le bois avec seulement des instruments de pierre, tissent de très beaux tissus de coton, naviguent habilement et se montrent des tireurs d'élite, tout cela excite un vif sentiment d'admiration de nos voyageurs.

C'est donc un document ethnologique de première importance qui nous précise un grand nombre de traits culturels. Linguistiquement, deux mots font ici leur première apparition : cannibales et canot.

nis viribus et auctis: anteluculo discedentes: terram nacti: que a ma-
 riuolante. xxx. milibus abest passuum: longe præstantior admistrates
 nautas artius tenuit: planctis multa decora: montium inexplicabili
 decentia. Illud narratu dignum et obseruatione pulcherrimum. In-
 gena fluuius e montis effluit vertice. vnde fluens multa et torren-
 tia rapida fluitant in mare. Qui procul e nauibus miraculuz hoc spe-
 culantur: his a principio dubio fuit: niues ne ille candescerent concre-
 re: an vlc tritq lata factes fuisset: cum eorum tandem inualuerit opti-
 mo: qui vallum esse fluuium persuasissent. Quod mox ab his qui cu
 presidio armorum ad perlustrandam insulam exierant: confirma-
 tum est. Fontes videlicet ex celsiore montis suggestu emanante duo-
 deuginti maioribus fluminibus: veluti brachijs prepotentem multipli-
 cibus: quibus vniuersa irrigatur itula. Quare fröidibus comata: tota
 arboribus vestita: herbis verficoloribus depicta: non auara: nõ par-
 ca: tota fertilis et exposita. Fructuati in ea maxime inter ceteros presta-
 biles Alses nominant. napiis persimiles figure terens: nisi q paulo
 in maius excreuerint vt pepones. Illud non subticendum q sapor-
 res reddant varios: si vices mutauerit diuersa experire. Cruda de-
 gustata vt in acetarq solemus: passinachas referunt: tota castaneas:
 cum suilla carne elixa cucurbitas edere te credes. Quibus si amigda-
 linum lac inieceris: nihil gustaueris mollius: nihil voraueris gulo-
 sius. In omnia arteaculinarum vsusq; popinarios aptissima fer-
 cula: varietate locunda: sapiditate grassissima: vt indeorum mana
 (id est rorem syrta cum arbitris. Cuiusq; intima corpora non ledant
 neq; vilo accepto incömodo ventrem grauent: medicorum consilio
 qui regio salario deducuntur: egrotia et male affecta exhibentur sa-
 lubiter. Indorum semina scunda et multisapida ne in nostro orbe de-
 siderarentur: in hispaniam translata sunt. Est præterea scundum se-
 menti genus: magnitudine lupini: ciceria rotunditate: farina pro-
 du effracto tenuissimo polline: teritur vt frumentum: panis confici-
 scit saporis. multis quibus tenuior victus: gran i mädentibus. Isti-
 rini fructes: pira odora abüde: syluicis trib⁹ poms rami curuant: vni-
 brösq; sylu: lud religiosi. Nulla inturia semina nouere: lolium vitium

steriles auenas nūquā extimere. Sola portulaca sulcis emerge ino-
 xta. Sæquætes arbores bābaciferę: tenui obductę lanugine: quibus
 addita arte vestes bābacinis persimiles efficiunt. Domus magnificę
 arūdinibus textę crassioribus: conopsea imitatę. Quarū elegantiā no-
 strorum ora verterūt protinus in admirationē. Ligna assabre extru-
 cta voluptatē: rigna exāmissim elaborata cupidinē auxere. Nec non
 ferro non calyce incidunt: quibus carent: sed lapidibus præcutis li-
 gno addito pro manubrio prosternūt arbores: robora diuidūt: trū-
 cos quos vix tergeminis vlnis posses cōplecti: validos fundunt. Vēs
 truculētiō: patiētissima laborū: quā aduersus vmbrailes indos pu-
 gnare pauloante memorauim⁹. Vidisse hic se oculis testat. Idcirco
 margarita optimę fidei hispanus: qui in orientem cum præfecto: no-
 uarum regionum cupidine allectus perrexit: indos plures veru-
 bus affixos ad luxum gulę assari: super ardentibus prunis: cū multa
 cadauera iacerent accruatum: quibus capita excepta: extremaq; corpo-
 ris euulsa. Quin illud canaballi non disitentur: palam hominib⁹ ve-
 lici se affirmant. Arcu vtiuntur in pugna prævalido: baculi magnitudi-
 ne faciunt sagittas acuto osse ac aurito præfixas: ne in vlnere acceptū
 facile eximi posset. Ossa illa tibiariū feruntur esse: ne quid in vsu nō
 transeat: truncis humanis deuoratis. Sagittarij periti. spiculis pe-
 tunt quod intendūt: nūquam errante dextera. Neq; id fulso dictum
 quid exulinet. Misitas æthiopia maritima in his oris & Misicastes
 esse legimus: quod significat ternū & quater nū oculosum viros: non
 quia sic sit: sed q; sagittis præcipua vtiuntur contemplatione. Eana-
 bullis statura est supra mediocrē: crassior illas: nuda corpora. Maui-
 gis remigant maioribus minoribusq;: quę canoa appellant. Adino-
 ra habet plurima vnico ligno excavato. Tintrea ea virgili⁹: alij Ado-
 noxolas nomināt. Adiora lateribus p̄sumo longitudine pedu octo-
 ginta. Extant a mari quātitate palmorū quinq;: latitudine eiusdem.
 Adio remis lati assere: cuiusmodi furnarij nostris sunt in vsu: pau-
 lo tamen breuiores. Inuigant hoc pacto in vicinis insulas: hoc trai-
 ciunt remigio: quę moribus plurimuz & ingenio dissidunt. Interdu
 euebei longius prædandi gratia vsq; ad mille miliaria. Infantes ca-
 pitulos: pueros seruos: exemptis genitalibus: vt capos saginare mo-

Syllacius nous montre la très grande admiration de ses compagnons pour les qualités de navigateur de Christophe Colomb, qui, trois jours avant, leur prédit la découverte des îles. On voit comment par son don charistique, il sait si bien s'imposer à tous.

On a pu reprocher à ce récit une erreur géographique : Syllacius parle de terres découvertes à l'est, mais il ne fait là que reprendre les idées de Colomb qui restera, toute sa vie, convaincu d'avoir atteint la Chine et les Indes et Syllacius nous dit que les îles trouvées s'étendent dans l'Océan Indien jusqu'au Golfe Persique : c'est donc bien d'après la géographie classique de l'époque de Ptolémée des terres qui se trouvaient à l'est, même si elles avaient été atteintes par l'ouest. Il faudra attendre dix ans pour qu'Améric Vespuce, dans sa lettre intitulée *Mondus Novus*, best-seller de l'époque, qui connut vingt-cinq éditions en cinq ans, affirme que l'on se trouve en présence d'un nouveau continent auquel en 1507 son nom sera donné, à juste titre, puisque c'est lui qui inventa le concept de ce continent. Syllacius ne pouvait, en humaniste de la Renaissance que se référer aux anciens et il invoque dans son récit le témoignage de Virgile, Pline et autres poètes latins. En tout cas, sa lettre contient bien moins d'erreurs que celle de Christophe Colomb sur son premier voyage.

Voici la traduction de la partie qui intéresse la Guadeloupe. Elle occupe le verso du feuillet 3, le recto et le verso du feuillet 4 et le recto du feuillet 5 de l'ouvrage :

Les vigies qui observaient du haut des mâts du vaisseau amiral annoncèrent la terre puis signalèrent le sommet de montagnes puis décrivent des forêts verdoyantes enfin s'établèrent à nos yeux sept îles qui n'avaient pas été découvertes auparavant. Ceci ranima le courage de tous et ils oublièrent le risque de naufrage et rendirent grâce à Dieu. Mais sur quelles terres ils arrivaient, dans quelle région de l'Océan ils se trouvaient, bien peu en avaient conscience. C'était l'Amiral seul qui l'ignorait le moins. Il s'était ajouté à la gravité et à la somme de leurs maux que l'eau était entièrement épuisée et que celle qui avait été embarquée était toute bue. Ce qui s'explique, partie par la longueur du voyage, partie parce qu'on sait qu'elle avait été distribuée à profusion par l'Amiral. En effet, ayant connaissance de cette région et n'ignorant pas ces lieux, où ils étaient situés et sous quels cièux se trouvaient ces sept îles, il avait conduit sagement, réconfortant les siens,

il s'était engagé que dans trois jours ils toucheraient terre, leur promettant des rivages tranquilles et se portant garant qu'ils trouveraient de claires fontaines et des rivières limpides. Pour cette raison, il avait accordé toute l'eau à chaque homme avec des mesures bien remplies et des récipients bien pleins, comme Moïse avait conduit les légions juives dans les terres arides du désert. L'espoir qu'il avait donné à ses compagnons ne fut pas déçu et augmenta l'admiration de tous pour leur chef.

Ces îles sont soumises aux cannibales. Cette peuplade sauvage et indomptable mange de la chair humaine et c'est à bon droit que je les appellerai anthropophages. Ils mènent des guerres continuelles contre les indiens de mœurs douces et craintifs, pour se procurer cette chair : c'est là leur butin, c'est là leur gibier. Ils les détruisent, s'en saisissent, féroce-ment, les engraisent, dévorent les pusillanimes, mais ne touchent pas aux leurs, épargnant les cannibales. C'est ce que je montrerai plus loin. La première de ces îles s'éleva vers le Sud, découvrant de magnifiques montagnes verdoyantes à souhait. Des arbres touffus poussaient jusqu'au rivage tels des temples grecs. Nous appelâmes cette île Dominique, en l'honneur du jour du Seigneur où elle fut découverte.

L'ayant laissée, ils passèrent à Marie-Galante. Ils donnèrent à cette île, après la Dominique, le nom du bateau amiral. Ils y plantèrent la croix du Seigneur comme signe de prise de possession au nom des souverains espagnols. Avec des forces refaites et renouvelées, ils mirent la voile au petit matin et abordèrent à la troisième île, distante de 40 milles de Marie-Galante. Bien supérieure aux précédentes, elles suscita l'admiration des marins avec ses multiples et magnifiques plaines et ses montagnes d'une beauté surprenante. Mais surtout à noter et observer ce fait extraordinaire : du sommet d'une montagne s'échappait une énorme cascade d'où, en de multiples bras et des rapides tumultueux, elle se jetait dans la mer. Ceux qui, des navires, observèrent de loin ce phénomène, furent au premier abord saisis d'un doute : était-ce la réverbération de la lumière sur une masse neigeuse ou la figure d'un grand chemin fréquenté. Finalement prévalut l'opinion de ceux qui étaient convaincus qu'il s'agissait d'une vaste rivière. Bientôt après, par le peloton de soldats qui débarquèrent pour explorer l'île, on eut la confirmation : c'était bien une cascade située dans la montagne la plus haute, d'où sortaient dix-huit importantes rivières, tels les bras d'un grand fleuve qui irri-

guaient toute l'île. D'où ce fouillis d'ombrages, toute cette parure de verdure, ce tapis d'herbes de toutes couleurs : nature sans avarice, sans parcimonie, d'une fertilité inouïe autant qu'exubérante. De toutes leurs excellentes productions, le meilleur fruit est celui qu'ils appellent Asses⁷. Rappelant assez bien le navet, de forme arrondie, mais devenant un peu plus gros comme une citrouille. Il ne faut pas oublier qu'ils épouvent des goûts variés suivant la façon de les accommoder : consommés crus et assaisonnés à la vinaigrette, ils rappellent les panais ; rôtis, les châtaignes ; avec de la viande de porc bouillie, on croirait avoir affaire à des courges. Si on leur ajoute un jus d'orange, on ne goûte rien de plus savoureux. Ce sont là des mets qui conviennent parfaitement à toutes les recettes culinaires et aux préparations des tavernes, des plus agréables par leur variété, des plus flatteurs au goût : c'est la manne des Juifs, c'est-à-dire la rosée des Syriens. Ils ne dérangent pas l'organisme et ne surchargent pas l'estomac. Ils ont été prescrits par les médecins au service du roi et eurent une action bénéfique sur les malades et les convalescents. Des graines de cette précieuse plante et si variée par ses usages doivent être désirées dans notre vieux continent. Il en a été envoyé en Espagne. Il est, en outre, une seconde sorte de grains, de la grandeur des lopins, de la grosseur des pois-chiches. On on produit une farine⁸ très fine par broyage, comme le blé elle est battue, on en confectionne un pain de bon goût. Lorsque la nourriture se fait plus rare pour le grand nombre, ils en mâchent les graines. Les fruits sont multiples : des poires odorantes en abondance, des branches craquant sous les fruits sauvages, des forêts ombragées, des bosquets sacrés. Les semences ne connaissent aucune gêne ; rien à redouter de l'ivraie, de l'avoine sauvage. Seuls inoffensifs, des porciliaires croissent dans les terres cultivées. Il y a beaucoup de cotonniers couverts d'un fin duvet dont par le tissage ils confectionnent des vêtements très proches de la soie. Les maisons sont magnifiques, formées d'épais roseaux tressés en forme de baldaquin. Cette habileté déclencha aussitôt l'admiration des nôtres, des bois parfaitement travaillés, leur plaisir, tandis que des poutres très exactement ajustées augmenta leur stupéfaction. Ils

(7) Asses : Oviedo dans son histoire naturelle des Indes dit que les « Ages désignaient les Ignames et les patates douces ».

(8) Cette farine était probablement la farine de manioc ou plutôt celle de maïs puisqu'on pouvait manger les grains.

ne se servent ni de fer, ni d'acier dont ils sont dépourvus mais les arbres sont abattus avec des pierres affûtées, emmanchées d'une poignée de bois : des arbres très durs sont découpés, des troncs de trois pieds de circonférence sont débités. Ce peuple, si féroce, peut endurer de gros travaux. Contre les indiens pusillanimes, ils mènent le combat, comme nous l'avons dit précédemment. Voici le témoignage oculaire de Pierre Marguerite, Espagnol de toute bonne foi, qui suivit l'amiral à l'Est, attiré par le désir de voir les nouvelles terres : plusieurs indiens étaient embrochés pour satisfaire ce goût dépravé, et rôtis sur des charbons ardents ; de nombreux cadavres entassés pêle-mêle, dont la tête et les membres avaient été séparés. De cela, ils ne se cachent point et même ils se flattent de manger de l'homme.

Dans leur combat, ils se servent d'arcs puissants avec lesquels ils décochent avec force des flèches munies d'une pointe en os acérée et avec des oreillons, de telle sorte qu'elles ne puissent être extraites facilement après avoir pénétré dans la blessure. Ils se servent à cet effet des os du tibia, de sorte qu'il n'est rien qui ne trouve son usage, une fois la chair consommée. Les archers sont habiles et ils atteignent de leurs flèches ce qu'ils visent. Jamais leur dextérité n'est mise en défaut. Ce n'est là que la vérité pour ceux qui en douteraient. Il est écrit que les Nistes, population éthiopienne et les Nisicistes, vivent dans ces régions : leur nom signifie hommes qui ont trois ou quatre yeux, non parce qu'il est exactement ainsi mais parce qu'ils font preuve d'une extraordinaire précision avec leurs flèches pour tirer.

Les cannibales sont d'une taille au-dessus de la moyenne avec un certain embonpoint, complètement nus. Ils naviguent à la rame avec des navires plus ou moins grands qu'ils nomment canots. Ils en ont beaucoup ; les plus petits, creusés dans un seul arbre. Virgile les appelle Lintres, d'autres Monoxyles. Les plus grands, de quatre vingts pieds de long sont faits de bois assemblés. Près de la mer croissent en quantité cinq sortes de palmiers, de cinq paumes de diamètre. Pour ramer, ils se servent de légères pelles de bois du modèle dont usent nos boulangers, quoiqu'un peu plus courtes.

Par cette manière, ils naviguent jusqu'aux îles voisines, s'y rendant à la rame, dont les populations ne diffèrent pas beaucoup de manière et de caractère ! Parfois, ils poussent plus loin, jusqu'à un millier de milles pour leur carnage. Il est

ris ē. Exiles ⁊ quos macies retardat alit̄ spēsi⁹: vt veruēccā: mox op̄
mi ⁊ fugiat̄ in gulā trāscunt̄: audiorē: subreptas mulieres: ancillas
vxoꝝib⁹ addicūt: aut seruat̄ ad libidinē. Ex quibus si nasci sobolē cōn-
gerit: Saturni sabella verius: que poet̄q̄ hilijs saturatū fingunt: vt ca-
prios absumūt. Callidi: ingenio faciles: astu sagaces: vt facile in no-
stras leges vniēdiq̄ rationē nō magno negotio traduci possint: vbi
nostrorū moꝝea mittores agnouerint: vtiq̄q̄ inspexerint caultiorem.
Quare sperat̄ breuē deposituros fertatē: tū edocentibus nostris: tū il-
lud idēidē iterminat̄b⁹: nisi ab hominib⁹ abstinerit: fugū subituros
i hispaniā captiuos vinctosq̄ ituros. Leporeo serpetes lucertē maio-
rea pueniūt. Canes itē qb⁹ nullus oblatratus: qb⁹ nulla rabies: habēt
quāplurimos. His usq̄na d̄uisia: vbi homo cib⁹ desierit: semutostis d̄i-
stēdunt. Aues d̄uersi generis: psittacoz̄ copia mira. Canaballa quos
tenere diximus has septē insulas: moꝝea non d̄similes: par studiu;
p̄cedant: eadē ferias in Indos: populia alioquin frequētes: odora-
tis abundāt arboribus: que incolis incognitē: a nostris vix plane de-
prehētē: qui mediterranea non lustrarunt: qui adhuc in mōtana non
perrexerūt. Mas cū maiestati Regi ascripsissent insulam feracissimā
sanctē Martē Guadalupē: que i bethica hispania celebris ē: auspica-
to nomine nūcupauere. Duꝝ ibi septē dies cōmorant̄: profugi multi e
canaballa: captiueq̄ mulierē ad naues cōfugiūt. Qui humaniter su-
cepti: abia larguer referri: deos sibi assuisse credebant. Cūq̄ ad redi-
tū in canaballos horant̄: ab hispania: amplexati maloz̄: pedibus ad-
uolunt obsecrabāt. Zachymia vberim fluētibus deprecabant̄: ne rur-
sus i manus canaballoꝝ tanquā pecora detruerent̄ ostēdenda. E
canaballis capti perpauci: cursu enim pernices: fallaces: loca p̄te-
rea natura munitissimā n̄ros p̄tēnebant. Hinc orientē versua: Indorū
insulē cernunt̄ in mari indico sparē: supra centū octoginta a lēua ad
sinum arabicum deslex. Mas esse arabiam insulā potius certissima-
uerim: cum. L. Plinij: tum alioꝝ testimonio certissimo: quibus mo-
res placidi mites ⁊ obnoxij. Insulē nauigatione superioria anni ex-
ploratē: canaballoꝝ incurSIONibus expositē: vt e canaballis vnua
auralter Indoz̄ agmē persepe vertat̄ in fugam. Tanto timore in-
dus corripitur: vt vinctos etiā: si quos habeūt magnopere reformi-

dent. Badalupa relicta quarto idus nouembrijs nocte discussa Ingressa
 velis vetus: sinu patefacto carbisus Mauclataz versus detulit. Quo
 in loco superiore anno hispani a prefecto fuerant relicti: qui arcē tue-
 rentur munitissimā: qui cōmertia cum insularibus intrer: qui docēdo
 de docēdoq; populos redderet mitiores: Ubi sol nou⁹ die fecit: mul-
 tē insule deteguntur: quas adire in cōsilio nō fuit. Verū cum ad. xvliij.
 kalēdas decembres canaballica quēdā se obrulisset āte oculos: sinu fa-
 cieq; spectabili inuitans nauigantes: placuit portū occupare: cū lau-
 rancolē quoq; rubeq; apparuissent proci. Gimmisā ē scapha explo-
 ratioza nauicula: vt quē insularis lingua: quē leges: que mores ino-
 rescerent. Mauclerius cū aliquibus armatis nauiculē p̄ficiat. Is dum
 cam portus inadere partē sudet: qua sex casulē patebāt: barbaroz
 Canoaz spectāt pone: ex alto remigantē ad casulas recta. Illi ubi p̄-
 pius accedūt: peregrinā classē mirant: malos p̄ciores: p̄pugna-
 culā ardua obstupescētes: operi intendunt ardētus: incumbūt remis
 enixius: inspecta mox nauicula cum armata: insidias rati: prozam in
 propiore insule vertunt illico. Mauclerius irrupit subito: viam ad ter-
 rum interdudū: pugna interit canaballi: certat acriter: duos sanctat
 e nostris: altero ad quattuor diculā: extincto: male affecto altero:
 clypeo ciliato: quē habuit pro salute. Uex posteaquā flecti canabal-
 li deditionis p̄ditionibus nō possunt: amicitie signa auertant. Lupic-
 bat enī mauclerius viuos ducere: irruit ille hostilius. In canoa irru-
 pit hiantibus rimis nauigū dissoluitur. Barbari qui tres erant: cum
 duabus mulieribus solis r̄ indo vnico captiuo (hunc eim ex vicinia
 subreptū insula ducebāt) nibilo secius nando salutē petunt. Adnātāt
 enī volubilitē: fluitāt agilitē: capti tādē ducunt ad p̄fectū. Quoz
 vnus septe vulneribus p̄ossus: r̄ cui viscera exerta forisecua: pedibāt:
 cum sanari nō posse crederet: in mare p̄icit. Ille summa ebulliens
 ī vada: elato pede altero: sinistra socillate: intestina ad litora remea-
 bat animosius. Quē res magnum india inuicissit timorem: qui in-
 terpretes ducebantur. Formidabant enim ne versi pelles canabal-
 li arrepta fuga: molterent sculora. Quare illos e medio tollēdos obli-
 nare censebant. Capitur ergo rursus litore tenua: vincis manibus
 pedib; astrictior: iterum iocitur p̄cep̄s. Adnabat ardentius: barba

d'usage que les enfants soient captifs, les jeunes hommes esclaves et castrés pour être engraisés comme des chapons ; les maigres et les minces leur donnant plus de peine à engraisser, comme les moutons. Une fois gras et dodus, on les dévore à belles dents. Quant aux femmes enlevées, elles sont données comme servantes à leurs épouses ou servent de concubines. Si des enfants naissent de ces femmes, ils dévorent leur progéniture. C'est plus vrai que la fable de Saturne que les poètes représentaient mangeant ses propres enfants.

Ils sont expérimentés, d'un génie inventif et astucieux, de sorte qu'ils pourront, sans grande difficulté, passer sous nos lois et être soumis à notre ordre lorsqu'ils se seront familiarisés avec nos mœurs plus douces et qu'ils auront une vie plus civilisée. On peut, en effet, espérer les dépouiller rapidement de leur nature sauvage, soit par notre enseignement, soit plus souvent par nos menaces et s'ils n'arrivaient pas à renoncer à la chair humaine, ils seraient envoyés vaincus et chargés de chaînes comme esclaves en Espagne.

On rencontre des lièvres, des serpents, des lézards de grande taille et aussi quantité de chiens qui n'aboient pas et sont exempts de rage. Après les avoir coupés, au niveau de l'épine dorsale, ils les consomment à demi rôtis lorsqu'ils manquent de viande humaine. Ils ont des oiseaux de toutes espèces, surtout des perroquets en quantité. Comme je l'ai dit, les cannibales habitent sept de ces îles avec mêmes coutumes, même goût pour le carnage et aussi féroces envers les autres indiens. Les îles ont une population nombreuse. Elles abondent en arbres odoriférants que ne connaissent pas les indigènes et qui ont été à peine reconnus par les nôtres qui n'ont pas visité les terres loin de la mer et n'ont pas exploré encore les montagnes.

On prit possession au nom de leurs majestés royales de la plus fertile de ces îles et on la plaça sous les auspices de Sainte-Marie de Guadeloupe, qui est vénérée dans un couvent du sud de l'Espagne. Durant les sept jours qu'on y séjourna, nombreux furent ceux qui s'échappèrent de chez les cannibales et les femmes captives qui se réfugièrent à bord des bateaux : accueillis si humainement et traités très largement ils croyaient que les dieux les aidaient. Chaque fois qu'on les poussait à retourner chez les cannibales, ils s'accrochaient aux mâts et se jetaient aux pieds en suppliant, pleurant à chaudes larmes pour ne pas retomber aux mains des cannibales pour y être

dépecés comme des moutons. On fit très peu de prisonniers parmi les cannibales, car ils sont imbattables à la course, très rusés et ils déjouaient les nôtres grâce à leurs lieux fortifiés par la nature.

En direction de l'Est, on recense, disséminées dans l'Océan Indien, plus de cent quatre vingt îles, de la gauche jusqu'au Golfe Persique. Je pense qu'il s'agit là peut-être des îles arabes qui, au témoignage irréfutable de Pline et d'autres, sont peuplées de gens doux et pacifiques, soumis à l'esclavage. Les îles explorées lors de la navigation de l'année précédente, sont sujettes aux incursions des cannibales dont un ou deux mettront très souvent en déroute toute une troupe d'indiens. L'indien est sous l'empire d'une telle crainte que même les ayant fait prisonniers, ils redoutent ceux qu'ils ont sous leur coupe.

Ils laissèrent la Guadeloupe aux ides de novembre lorsque la nuit se dissipait et que la brise gonflait leurs voiles.

DOCTEUR MARCEL CHATILLON.

rva tamen ille ingentis spiritus: donec crebris perforatis sagittis spi-
 ritum efflavit: vic mori longina spaciuz intercesserat: accurret e can-
 bali quāplures visu horribiles: colore atro: aspectu truci: rubrica in-
 rina: varis illis coloribus ad ferocitatem: capuis parte altera deto-
 sa: nigro capillo: altera promisso et extento. Et quibus capti item plu-
 res ad naues tanquā ad aras confugerunt: in illa detruculentia et feri-
 tate canaballozum conquesti. Postridie eius diei decedentes ab hac
 insula quam Crucem sanctam appellant: alia possabimus quāpluri-
 mis: sex dierum nauigatione eā indos delatam: insulam quādam ma-
 gni ambitu portuosam: cui cognomen Joane baptista: regno hi-
 spano addidere. Cum renascente nouo sole die postero in eam insu-
 lam se receperet: in qua christianorum superiore anno enarrantur di-
 missos a prefecto: dū remearet ad regem in hispania. Illudius dū oras
 legit: forte in pontū obiter incidere: qui motū subiacet celebris. Nos
 christi nūcupatur: a christiana sexaginta ferme milibus passuum.
 Octo ergo dierū nauigatione duz singula rimant: christianozū portū
 attingit: voluptate inenarrabili: desiderio inexplicabili. Cupiebant ei-
 suos in primis reperire incolumes: mox indozū comertū et mores
 auribus exopere: sed longe fecius accidit quā sperabat. Postū enim in-
 gressis ad noctē proiecti: cū nemo e xpianis: qui in litore arcē tene-
 bāt dato signo respondisset: meoz oīa et dolor subit acerbissim⁹: su-
 spicantib⁹ id quod erat: extinctos videlicet socios funditus: quos ibi
 reliquerant. In tanta acerbitate et formidolosa suspitione circa .x. no-
 ctia horū indozū canoa quēdam e litore soluit: ad naue expeditionis.
 Assiduar aduectus cū aliquibus primonibus. Ia enim nauigatione
 altera: prefectum infra obseruabat amicta: festim accurrere gratum
 regi Noathanario hispanozū aduectū explicat. incūdu india christia-
 nozū reditū ostendit: hilaratos populos significat: nutu gestuq; ex-
 pectata preferunt gaudia: concentu suau: qui tenui et minuta voce
 cecebatur animos demulcere. Noathanario enim regi prefect⁹ abiens
 hispanos cōmendauerat vnice: cōciliauerat intime. Quocirca statz
 nauicula exponit actuaria: quz indoa confirmaret: quos remulcāret
 ad pretonā. Illi dubia mēte accedere abnuūt: p̄ptus: nō se prius na-
 uib⁹ credituri: quā prefecto agnito oculisq; fidelibus inspecto. Data lo-